

A PROPOS DE « L'HOMME THÉORIQUE »

« L'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre »

Jean-Jacques Rousseau - la Nouvelle Héloïse.

Le scénario que je vous propose a l'originalité de mêler deux visions d'un même récit. L'une, intérieure, théâtrale, utilisant l'univers de la tragédie pour exprimer la pensée du personnage principal sous la forme d'archétypes représentant ses possibilités d'être ; l'autre, extérieure, cinématographique selon un schéma plus habituel.

A l'origine, l'idée de donner la parole au cerveau pour traduire les pensées d'un protagoniste confronté à un « cas de conscience » prit la forme de petits messagers en combinaison grise (les synapses) qui s'agitaient entre les neurones comme les spermatozoïdes du film de Woody Allen. Mais, très vite, la salle de commande (le thalamus) où se réunissent les « ministres » des différentes aires du cerveau s'est imposée. Le potentiel humoristique s'élargissait avec des caractères plus typés : le langage, la musique, la raison scientifique, l'imagination, la poésie...

J'ai alors cherché une trame porteuse ouverte à la controverse et la plus universelle possible. L'adultère bien sûr... mais il fallait mieux qu'un simple marivaudage. Après quelques nuits de bouillonnements, une observation tomba d'une étagère : A quel moment un homme admet-il qu'il ne tiendra plus jamais le corps d'une jeune femme entre ses mains ? Et que vaut ce renoncement pour la suite de son existence ?

Evidemment, traiter de l'attirance tyrannique qu'éprouverait un quinquagénaire, marié et père de famille, pour une jolie jeune femme n'a rien d'innovant. La littérature et le cinéma se sont tant gavés de ce seul motif qu'il serait absurde aujourd'hui de l'aborder sans en étendre le domaine. Il serait également décevant de se contenter de décliner une nouvelle fois le thème de John Gray concernant les différences hommes-femmes, même s'il est toujours drôle d'exacerber les traits pathologiques des deux sexes.

Je me suis alors souvenu de la polémique agitée par Friedrich Nietzsche dans « La naissance de la tragédie ». Cette abdication de l'homme ne résonne-t-elle pas comme un écho lointain du choix d'Euripide d'« éliminer de la tragédie son puissant dionysisme primitif » ? La renonciation aux instincts dionysiaques serait alors le préalable fondateur de l'homme moderne, apollonien, sous son aspect intellectuel, raisonnable, cultivé... Cet homme

théorique esquissé par Nietzsche et qualifié avant lui de « décoloré » par Arthur Schopenhauer !

Eliminer le dionysisme primitif... La sagesse qu'on attribue à l'âge serait donc cela : la mort de Dionysos. Mais est-il si simple de tuer ce dieu qui gouverne les hommes dès leur naissance et depuis la nuit des temps ? C'est cette question tragique, au sens étymologique du terme, que j'ai voulu traiter dans ce scénario. Que se passe-t-il dans le cerveau d'un quinquagénaire (Pierre) confronté à l'ensorcellement d'une irrésistible jeune femme (Vanille) ?

Voilà pourquoi j'ai résolu de représenter les « ministres » du cerveau par des avatars de dieux antiques. Ce sont eux qui débattent des valeurs et des codes mis en jeu dans cette relation adultère et quasi-incestueuse. J'ai choisi de réinvestir une partie du panthéon romain plutôt que grec, contrairement aux philosophes, d'abord pour sa plus grande proximité culturelle, ensuite parce qu'une sacralisation moins profonde m'autorisait davantage de liberté, en reprenant notamment sur le plan humoristique le filtrage de certains mythes par la civilisation matérialiste.

Ainsi, grâce à leur typicité assez bien connue du public, Jupiter, Bacchus, Junon, Vénus, Mercure et quelques-autres, fonctionnent comme des archétypes dont on va rire, certes, mais qui permettront surtout une confrontation claire des idées et des sentiments. Chacun symbolise une potentialité du personnage principal, ce qu'il aurait pu être ou ce qu'il sera ou a été... Jupiter représente ce qu'il est en fin de compte, médiateur des différentes possibilités qui s'affrontent sans cesse face aux aléas de la vie. J'ai préféré mettre le discours idéaliste dans la bouche de Junon, l'alter ego féminin de Jupiter, et de cantonner Apollon à un rôle « d'apparence lumineuse » sous les traits de Phébus, poète et musicien. Outre la moquerie plaisante d'un apollon superbe mais un peu « illuminé », le concept « d'homme théorique » me paraît paradoxalement davantage porté par les femmes dans nos sociétés modernes et une confrontation homme-femme sur ce sujet me semble plus intéressante à cause des ambiguïtés sous-jacentes.

La position de chacun des dieux dominants s'affiche comme une alternative, un choix de vie pour Pierre, sans jugement a priori. L'incertitude demeure sur l'avancée de l'histoire tant que durent les débats et les possibilités restent ouvertes jusqu'au coup de théâtre final. Mais la querelle tragique entre les dieux n'a pas ici vocation sentencieuse, ce n'est pour moi qu'une éventualité qui s'amuse de la question posée par Nietzsche : « Le dionysisme a-t-il le droit de survivre ? Ne faut-il pas l'extirper violemment du sol grec ? », une façon d'amener une ébauche de réflexion philosophique concernant les aspects apolloniens et dionysiens de nos petites tragédies personnelles.

Concernant le thème plus prosaïque de la raison du couple, sujet de l'intrigue principale, j'ai choisi de suivre le chemin tracé depuis quelques décennies par Paule Salomon. Ainsi, ce que décrit le film, c'est le cheminement d'un homme qui, au lendemain de ses cinquante ans, doit faire le deuil de l'archétype masculin pour entrer dans l'ère du « couple éclairé ». Les événements et états d'âme qui jalonnent les six jours de cette semaine particulière ont donc pour toile de fond les différents stades décrits dans « La sainte folie du couple », avec si possible une progression analogue. Après l'introduction du rêve et de ses instincts primaires, on reconnaîtra le couple « matriciel » (Pierre-Sophie), le couple « patriarcal » (Pierre-Vanille), le couple « conflictuel » des débats des dieux, le couple « éclairé » (Pierre-Isabelle), pour retrouver en fin de film le couple en passe de devenir « lunaire ». La perspective des « androgynes » n'est ici esquissée qu'avec l'hypothèse de la mort de Bacchus. Le film illustre précisément le moment où l'homme choisit d'abandonner son esprit d'adolescent, de joueur, de conquérant, pour une maturité plus constructive qui lui permettra plus tard d'accepter la vieillesse sans trop de souffrances.

En conséquence et techniquement, le film se découpe en deux entités qui se côtoient mais n'interagissent pas directement, sinon par des échos de langage et quelques effets d'humour.

D'un côté, « la salle », espace théâtral qui symbolise le cerveau de Pierre, est une sorte de salle des commandes construite au moment de son adolescence (les années 1970), avec une technologie d'époque et des costumes qui prêteront aujourd'hui à sourire. L'absence de fenêtre provoquera le huis-clos nécessaire et les dialogues reprendront quelques traits de la mémoire collective (Molière, Racine, Corneille, Beaumarchais... mais aussi Aristophane, Euripide, Sophocle ou Eschyle).

De l'autre côté, la vie réelle de Pierre se déroule dans le monde actuel, suivant une intrigue simple et connue mais non dénuée de rebondissements. Le langage y sera plus commun et les émotions plus ambiguës...

La technologie numérique nous autoriserait le choix de donner à chaque dieu les mêmes traits de visage et faire de Jupiter l'image de ce que Pierre aimerait être, sa vision de lui-même, mais je me plais à imaginer toute une génération d'acteurs réunis dans cette salle des commandes et dissertant de l'existence autour du cas Vanille, comme d'anciens élèves d'une même classe. Les seize dieux ont en effet le même âge, ils sont nés avec Pierre, le personnage principal, le 21 septembre 1964. Le film débute le lendemain de leur cinquantième anniversaire, le 22 septembre 2014.

Par ailleurs et au-delà de ces résonances mythologiques ou affectives (couple, sexualité, inceste...), le sujet renvoie aux préoccupations existentielles qui agitent notre monde, à commencer par la question du « genre » chère à Judith Butler. Il fait écho bien évidemment au jeunisme, aux images publicitaires, à la place des vieux que l'on n'ose plus nommer ainsi, au vieillissement du couple, à la parité, à l'emprise de la sexualité...

Cette comédie qui devrait séduire un grand nombre de spectateurs pour un coût raisonnable attend le soutien d'un producteur et d'un réalisateur. Le scénario de travail est disponible à la lecture, n'hésitez pas à me contacter pour toute question afférente.

Références citées :

Everything You Always Wanted to Know About Sex (But Were Afraid to Ask), Woody Allen, USA, 1972, inspiré du livre du docteur David Reuben, sorti en 1969.

La naissance de la tragédie, Friedrich Nietzsche, Gallimard, 1987.

Le Monde comme volonté et comme représentation, Arthur Schopenhauer, PUF, 1978.

Les hommes viennent de Mars les femmes de Vénus, John Gray, Michel Lafon, 1999.
Adaptation pour le théâtre de Paul Dewandre.

La sainte folie du couple, Paul Salomon, Albin Michel, 1994. (www.paulesalomon.org).

Défaire le genre, Judith Butler, traduction de Maxime Cervulle, Editions Amsterdam, 2006.